

CHRONIQUE THÉÂTRALE

THÉÂTRE DE L'AVENUE (Compagnie Pitoëff) : « Œdipe », drame en trois actes de M. André Gide; « Le Miracle de saint Antoine », farce en deux actes, de M. Maurice Maeterlinck.

THÉÂTRE DES AMBASSADEURS : « Il était une fois... », pièce en trois actes et six tableaux, de M. Francis de Croisset.

Qu'Œdipe et M. André Gide puissent s'accorder, la chose n'est pas absolument surprenante. D'abord, il y a un certain goût des énigmes qui crée un parentage. Il est vrai qu'Œdipe est surtout réputé comme déchiffreur de rébus, et que M. Gide, dans sa tendresse naturelle, doit se sentir plus près du malheureux sphinx dont le fils de Laïus triompha si brutalement. La tête et le sein d'une jeune fille, le corps d'un félin, les ailes d'un aigle... Quelques-uns de ces attributs ont un pouvoir évocateur. Il serait possible d'imaginer M. Gide sur la route de Thèbes, prenant dans ses réseaux le voyageur imprudent, et capable d'attirer sa proie dans des labyrinthes où Ariane elle-même se fût perdue. Le cabinet secret de l'auteur de *Paludes* — s'il en possède un — enferme sans aucun doute une collection tératologique assez impressionnante, et parmi tous ces monstres le sphinx aurait droit à une place d'ami.

Il est encore vrai qu'Œdipe, bon fils, bon époux, bon militaire et roi consciencieux, possède un grand nombre de vertus, dont celle du sacrifice, mais qu'avec tout cela il n'est pas très intelligent. S'il trouve sur-le-champ la solution de la devinette que lui propose le sphinx, c'est par un secours des dieux, c'est peut-être aussi parce qu'elle n'est pas très difficile, c'est surtout, j'en suis convaincu, parce qu'il n'a pas peur. Gardant son sang-froid, il est le premier à comprendre l'enfantillage de l'épreuve. Par

ailleurs, il est difficile de lui reconnaître une grande perspicacité. Il n'a qu'un sens très faible du mystère des choses. Il s'installe sans la moindre inquiétude, sans le moindre trouble prémonitoire, dans le confort de son état et dans la couche de Jocaste. Tirésias a besoin de mettre tous les points sur tous les i pour éveiller son alarme. Encore Œdipe, lors de la première révélation, le jette-t-il par terre et l'abreuve-t-il d'injures. Il entend conduire l'enquête personnellement. C'est un brave général, ou, si l'on préfère, un paladin modèle, bien bouillonnant, bien coléreux, avec un esprit droit comme une épée, un cœur transparent et une étourderie incorrigible. Sa loyauté foncière reste pleine de scrupules. Lorsque, ayant fait consulter la Pythie, il apprend qu'il sera un jour le meurtrier de son père et le mari de sa mère, il quitte aussitôt, par prudence, le roi Polybe, dont il se croit le fils. Mais il oublie que le plus sûr moyen de ne pas tuer son père serait de ne tuer personne, et le meilleur moyen de ne pas épouser sa mère serait de rester garçon; et il massacre au premier carrefour le premier voyageur qu'il rencontre, et il accepte la main de Jocaste dès qu'on la lui propose. Convaincu de son malheur, il va tout de suite aux extrémités du châliment et il s'arrache les yeux avec les agrafes de son manteau. Ses réflexes partent d'un bon naturel. Mais les impulsions de sa violence le précipitent vers les solutions excessives. Impérieux, souffrant mal qu'on le contredise, il a mauvais caractère avec un loyalisme inattaquable. Il semble né sous le signe des grandes naïvetés, qui est évidemment un signe catastrophique. Il se fait connaître tout entier dès qu'on l'approche; il est bien clair, bien simple, sans arrière-plan, sans fuites et sans méandres. Avec cela, un goût insurmontable pour la vertu, une ignorance complète des impuretés morales, l'innocence même...

Réflexion faite, je crois qu'Œdipe est assez différent de M. André Gide.

L'on conçoit fort bien toutefois que le cas d'Œdipe puisse intéresser vivement M. Gide. L'auteur des *Faux monnayeurs* n'a jamais caché sa curiosité très particulière pour les faits-divers. Il leur consacre une rubrique qui constitue un de ses exercices préférés et où il nous livre une glose délectable. Or en matière de faits-divers on peut trouver aussi bien que

l'aventure du fils de Laïus, mais il est rare de trouver mieux. En disant cela je songe à l'étrangeté des circonstances bien plus qu'au caractère du criminel. L'ignorance totale où se trouve le héros thébain, au moment de ses forfaits, l'absence complète de préméditation dans son esprit et dans son cœur, l'honnêteté absolue de ses entreprises, toute cette pureté qui marque précisément la grandeur tragique de son destin, fait en même temps de lui un sujet plutôt médiocre. Il manque de dessous, d'inquiétude et de corruption. En tout état de cause OEdipe avant la révélation n'offre aucun intérêt, c'est un bon roi tranquille et sans histoire. OEdipe pendant la révélation offre un intérêt dramatique incontestable — et d'ailleurs incontesté depuis vingt-quatre siècles — et l'on admettra que Sophocle en a tiré un assez bon parti. Mais OEdipe, après la révélation, OEdipe en présence de Jocaste, de ses enfants et de lui-même, OEdipe sachant son crime et pleinement conscient, offre un intérêt tout à fait supérieur et rare. Or, c'est le débat que la tragédie grecque escamote et que nul depuis n'a réussi à préciser. Jules Lemaitre aimait à dire : « Il m'est absolument impossible de savoir ce que j'éprouverais dans un cas pareil. Ce serait sans doute un hébètement plus qu'une douleur ». Avec l'esprit le plus agile, Lemaitre gardait une grande fraîcheur d'âme. Il ne se sentait vraiment à l'aise que dans les régions claires du sentiment. M. Gide est plus expert, il connaît les chemins sinueux et les sentiers pleins d'ombre... C'est donc là que nous l'attendions et c'est là que son *OEdipe*, si peu giden, m'a déçu.

Il se borne à nous donner un schéma du drame grec en transposant le dialogue dans un style héroï-comique avec épisodes à la Bernard Shaw, libertés de langages, anachronismes et traits d'ironie. Tirésias devient un vieux raseur. « Dieu qu'il est embêtant, celui-là ! Tout le temps, à se mêler des affaires des autres ! » soupire OEdipe en l'apercevant. Ailleurs, il s'écrie, recevant une observation : « Si je connaissais le cochon... » Et Jocaste l'interrompt : « Calme-toi, mon ami. » Un peu plus tard Créon donne des conseils à son beau-frère : « L'esprit de famille est en moi particulièrement développé, tu fais partie de ma famille après tout et je m'intéresse à tes enfants autant qu'aux miens propres. Permets-

moi de m'inquiéter de l'état de santé d'Ismène, elle est nerveuse. Tu devrais veiller à lui faire prendre plus d'exercice. Jocaste non plus ne m'a pas l'air d'aller très bien depuis quelque temps. Elle s'inquiète des maux du peuple. Tu devrais chercher à la distraire. »

C'est le ton du drame dans sa majeure partie. Polynice rêve d'inceste auprès de sa sœur Antigone. Quand je dis qu'il rêve... il envisage les choses d'une façon très précise. Etéocle, à l'ombre de son frère, combat également les préjugés sociaux. « Deux polissons ! » s'écrie leur oncle. OEdipe pendant ce temps nous donne la comédie, puis le drame de l'orgueil. Il s'annonce comme un homme d'action avec une vanité de capitaine victorieux. Il a conquis ses grades à la force du poignet. L'infatuation le guette. Il s'en méfie. Et c'est pour cela, qu'incrédule, il feint pourtant d'accepter ce principe de l'autorité divine : « Si parfois je parviens à me croire lancé par les dieux, c'est afin d'en devenir plus modeste et de reporter à eux le mérite de ma destinée. » Les péripéties du drame suivent leur cours. Révélation de Tirésias, découverte progressive des crimes et, au dernier acte, explosion tragique de la vérité : l'orgueil chancelant. « Ah ! je voudrais échapper au dieu qui m'enveloppe, échapper à moi-même. Je ne sais quoi d'héroïque et de surhumain me tourmente. Je voudrais inventer je ne sais quelle nouvelle douleur, inventer quelque geste fou qui vous étonne tous, qui m'étonne moi-même. » Et c'est dans un sursaut de forfanterie féroce, pour ne pas démentir la grandeur de son destin, qu'il se laboure les yeux et offre en spectacle au peuple l'horreur de sa mutilation.

L'idée est belle et M. Gide lui prête, dans les derniers moments, de fortes expressions. On le déplore d'autant plus qu'il ne la développe pas davantage. Le drame entier n'est fait que de raccourcis, de notations brèves, d'épisodes sommaires. Et cette sécheresse voulue devient très vite de la froideur. Le côté shawien d'autre part, cet accent trop poussé si contraire à l'art vrai de l'auteur, jaillit mal et laisse l'impression d'un humour rentré. Il y a un port à faux évident. Les indications réalistes prèrenent à la scène un relief qui accuse leur caractère artificiel. En vérité, la pièce est à lire et constitue un jeu d'esprit.

Il faut reconnaître que M. Piloëff se trouve dans ses plus mauvais jours ; une sorte de

psalmodie criarde et gutturale effaçait le texte à chaque instant et provoquait une fatigue extrême. La compagnie, autour de lui, se partage les emplois d'une façon honorable, et Mme Pitoëff, en quelques répliques, réussit à tracer une silhouette émue d'Antigone.

Une excellente farce — objet rare — de Maurice Maeterlinck termine le spectacle. Saint Antoine vient pour ressusciter une morte à héritage le jour où on l'enterre. Il tombe dans les réjouissances du repas funèbre. Grande obstruction. Il accomplit tout de même son miracle, mais ce n'est qu'un demi-miracle, car la morte ré-répassé dès qu'il disparaît. Est-il vraiment saint Antoine? On le prétend échappé d'un asile de fous... L'incertitude subsiste. Cette équivoque annonce Pirandello. Et une mise en scène très heureuse lui donne son plein effet.

Gene Brissot